

NICOLE MASSU A SOUHAITÉ TÉMOIGNER

Un an après la mort de son mari, l'impossible deuil

Il y a un an, Gérard Massu est décédé à l'hôpital, sans que son épouse puisse être à ses côtés, malgré leur promesse d'être présents l'un pour l'autre jusqu'au bout. Le regret de Nicole Massu est éternel et le deuil, pour l'instant, impossible.

BERNAY

Appuyée sur sa canne, Nicole Massu a franchi la porte de l'*Éveil Normand*, déterminée à raconter son histoire. Et on comprend très vite que derrière l'apparente fragilité de la septuagénaire bernayenne se cache un caractère bien trempé.

Et une blessure jamais cicatrisée, même un an après. Celle de ne pas avoir pu dire un dernier au revoir à son mari, Gérard, avant son décès le 28 juin 2021.

Un couple fusionnel

Pendant 54 ans, elle a partagé la vie de cet homme dont elle ne cesse de regarder la photo, encadrée dans le salon, quand nous la retrouvons dans son appartement au mois de juin 2022.

Nicole et Gérard Massu, tous les deux originaires de l'Eure (Beaumont-le-Roger pour elle, Cormelles pour lui), se sont rencontrés à Paris. Après avoir quitté la capitale, ils ont vécu plus de quatre décennies à Évian-les-Bains, puis à Aiguës-Mortes, en Camargue, avant de s'installer dans la région de Bernay il y a trois ans. Gérard était routier international, après avoir fait carrière dans le bâtiment, tandis que Nicole travaillait dans la restauration et s'occupait de

personnes âgées.

Un couple inséparable. Pour une partie de cartes ou un rendez-vous chez le dentiste, l'un n'allait jamais sans l'autre. « On faisait toutes les sorties ensemble, on aimait les dîners dansants et c'est toujours lui qui conduisait », se souvient la retraitée, émue. « Il m'a beaucoup aidée. Quand j'ai fait une grave dépression, il venait me voir tous les jours à la clinique après le travail pour être à mes côtés. »

Victime d'un accident vasculaire cérébral, Gérard Massu était diminué physiquement depuis plusieurs années, lui qui souffrait aussi d'une leucémie. Au printemps 2021, au regard des résultats inquiétants d'une prise de sang, le médecin conseille une entrée en Ehpad et un traitement par chimiothérapie. « J'avais dit au docteur : si vous mettez mon mari en maison de retraite, je vais avec lui », raconte Nicole Massu.

Le couple rejoint l'Ehpad de Brionne en mai 2021, puis celui d'Harcourt trois semaines plus tard. L'expérience se déroule mal, selon elle. « J'ai fait des pieds et des mains pour partir de Brionne et aller à Harcourt en pensant que ce serait mieux », confie Nicole Massu, qui parle de « maltraitance »,

en faisant référence à l'actualité des derniers mois sur les conditions de vie des résidents en Ehpad. « Ils lui avaient enlevé sa sonnette, car il l'utilisait trop. Quand il était dans son fauteuil, on lui disait d'attendre avant de pouvoir être couché, alors qu'il était complètement penché. Et quand il avait fini de manger, alors qu'il avait besoin d'aller immédiatement aux toilettes, on lui disait aussi d'attendre... On n'a pas quatre bras, voilà toujours ce qu'on nous répondait. »

« J'en veux tellement à l'Ehpad. Il est mort seul »

Pas assez nombreux, les soignants sont débordés, elle le reconnaît. « Mais pour quelqu'un comme mon mari, je pense qu'il fallait faire mieux, avoir plus d'attention, rétorque-t-elle aussitôt. Quand il ne mangeait pratiquement plus, je devais me débrouiller moi-même pour lui donner des yaourts, car c'était le seul produit qu'il acceptait. Si les résidents mangent, c'est très bien. S'ils ne mangent pas, ce n'est pas grave... »

Au sein de l'Ehpad, la sep-



Dans son appartement à Bernay, Nicole Massu et le portrait de son époux, Gérard, décédé il y a un an. L'Éveil Normand

tuagenaire est constamment aux aguets et ne se gêne pas pour interpeller le personnel et la direction. « J'étais une emmerdeuse, car j'ai toute ma tête », lâche-t-elle, assise dans son canapé. Mais le jeudi 24 juin, elle est obligée de s'absenter pour honorer un rendez-vous chez le dentiste. A son retour à Harcourt, son mari n'est plus dans sa chambre. Il a été transféré à la clinique Pasteur, à Évreux, après

une nuit très difficile.

« J'avais bien dit que s'il lui arrivait quelque chose, je voulais l'assister », précise-t-elle. Le lendemain, elle se veut optimiste quand elle lui rend visite et croit à retour rapide. « Il m'a fait un signe en me regardant », se rappelle-t-elle. Le jour suivant, fatigué, Gérard Massu ouvre à peine les yeux et sa santé ne se s'améliore pas.

Faute de taxi le dimanche, Nicole Massu n'a pas la possibilité de se déplacer à Évreux. Lundi 28 juin, elle se trouve au restaurant de l'Ehpad quand une infirmière s'approche d'elle vers 13 h 30 et l'invite à venir jusqu'au bureau. La retraitée comprend tout de suite de quoi il s'agit. « J'ai demandé si mon mari était décédé et on m'a répondu oui... » L'annonce l'attriste. La bouleverse. Et la révolte. « L'Ehpad m'avait promis que mon mari serait ramené à Harcourt si jamais il se passait quelque chose. J'ai entendu qu'on ne pouvait pas savoir quand il allait mourir... Mais pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu le lundi matin si son état s'est dégradé ? »

Nicole Massu voulait absolument tenir la main de son époux pour ses derniers moments.

Ce serment d'être présent l'un pour l'autre jusqu'au bout liait ce couple fusionnel. « J'en veux tellement à l'Ehpad de

ne pas avoir pu être avec lui. Il est mort seul comme un chien », regrette celle qui, à bout de nerfs, a exigé peu de temps après de pouvoir consulter le dossier médical de son mari, ce qu'on lui a refusé dans un premier temps. « J'étais très en colère, j'ai cassé deux ordinateurs et deux téléphones et la secrétaire a fini par me donner les documents. »

Nicole Massu quitte l'établissement deux semaines plus tard et fait un séjour à l'hôpital, toujours sous le choc après la perte de l'homme de sa vie.

Elle vit aujourd'hui au calme dans un petit logement à Bernay, joue aux cartes deux fois par semaine et participe à un groupe de parole.

Mais elle n'a pas pour autant trouvé l'apaisement. Exposer au grand jour son traumatisme lui semble une étape indispensable sur le chemin de la résilience. « Cela ne va pas me consoler, mais j'ai l'impression d'accomplir une mission, conclut-elle. Il me semble que je ne peux pas faire mon deuil tant que je n'ai pas raconté cette histoire. »

Anthony Bonnet
L'Éveil normand

« Exprimer ses sentiments, c'est une partie de la guérison »

Partager les derniers instants de l'être cher, « beaucoup de personnes le souhaitent », répond Catherine Sauveplane, directrice de la communauté des Ehpad Brionne, Harcourt et Pont-Authou. La demande exprimée par Nicole Massu n'est pas un cas isolé. « Quand l'infirmière parvient à déceler ce moment, on fait en sorte de prévenir les familles pour qu'elles puissent être présentes, ajoute-t-elle. En tant que directrice, je ne me suis jamais opposée à l'accompagnement en fin de vie par les proches. Mais il y a des décès qu'on ne peut pas prévoir. Et M. Massu, c'est une situation assez particulière, car il n'était pas dans notre établissement à ce moment-là. »

L'époux de Nicole Massu venait en effet d'être hospitalisé à la clinique Pasteur à Évreux. « On n'a pas d'emprise sur cet établissement, malheureusement ils n'ont pas pu la prévenir, complète Catherine Sauveplane. La distance était grande avec Harcourt. Le médecin a donné l'information d'une fin de vie deux jours avant le décès. Mme Massu a rendu visite à son mari, mais au moment de son décès, elle n'était pas présente. Et le deuil a du mal à se faire. »

À l'Ehpad d'Harcourt, « tout a été mis en œuvre pour que le couple puisse avoir des moments à deux, notamment avec des chambres côte à côte, assure Sabrina Eudeline, infirmière coordinatrice en charge des admissions et de l'accompagne-

ment des résidents. Tout avait été réfléchi avant leur arrivée, Mme Massu avait pu effectuer une visite. Cela se passait très bien, même si le passage a été assez rapide. »

La retraitée ne garde pas un bon souvenir de son séjour à Brionne et à Harcourt, elle regrette un manque d'attention à l'égard de son époux, ce que conteste la directrice. « Elle était très autonome et il était difficile pour elle de rentrer en institution et d'admettre de passer la main pour la prise en charge de son mari, pense Catherine Sauveplane. Notre prise en charge était adaptée, il n'y a pas eu de tensions. Mon bureau était ouvert pour discuter si besoin. Je l'ai rencontrée lorsqu'elle était résidente à Brionne et qu'elle voulait changer d'établissement, mais cela n'a pas été le cas à Harcourt. »

Suite à la perte de son mari, Nicole Massu a pu s'entretenir à plusieurs reprises avec le psychologue de la structure pour l'aider sur le cheminement du deuil. Puis elle a quitté l'établissement assez rapidement. La directrice de l'Ehpad et l'infirmière coordinatrice font preuve de compréhension à l'égard de la Bernayenne, qui a choisi de raconter son histoire dans nos colonnes. « Nous sommes des professionnelles de santé, nous savons que la colère peut ressortir dans ces circonstances. Pour elle, exprimer ce qu'elle ressent, c'est une partie de la guérison. »